

l'habitude, non-seulement des plus hautes vertus de l'antiquité païenne, mais de toutes celles qui lui furent même inconnues : de l'humilité, de la charité, de la mort à soi-même, du pardon des injures ; vertus impossibles à la nature et que Jésus-Christ a rendues, non pas accessibles à des âmes privilégiées, mais praticables pour tous. Voilà ce que l'histoire révèle et voilà encore ce que les auteurs classiques, exclusivement païens, tendent à faire entièrement méconnaître.

Or, s'il est infiniment regrettable et s'il a été très-malheureux que même dans des siècles de foi on ait exposé toute la jeunesse étudiant, à perdre de vue ces vérités si importantes et si glorieuses pour notre sainte religion, combien n'est-il pas désirable que l'on sorte enfin de cette voie funeste dans des jours où les dons de la foi sont si méconnus, et où le rationalisme, qui n'est que le résumé abstrait de l'idolâtrie, tend à nous envahir de toute part ? Il faut donc, dans l'intérêt de la foi, que l'étude des grands écrivains latins et grecs produits par le christianisme marche dans les classes littéraires concurrentement avec celle des auteurs païens.

Mais le goût de la saine littérature n'en sera-t-il pas altéré ? C'est à cela que nous allons répondre en second lieu. A continuer.

LETTRE XXX.

Suite et fin.

Joppé a essuyé plusieurs sièges ; elle fut prise et réduite en cendres par Judas Machabée, en punition du massacre qu'elle avait fait de deux cents Juifs, qu'elle avait mis à mort par trahison. Les Égyptiens, les Assyriens, et d'autres peuples l'occupèrent successivement, jusqu'à l'apparition des Romains, qui l'assujétirent, comme le reste de la Syrie, à leur empire. St. Pierre y séjourna, lorsqu'il reçut ordre du ciel d'aller baptiser à Césarée le centurier, Corneille ; il y ressuscita *Tabita* ou *Dorcas*, femme pieuse, dont les pauvres de la ville, qu'elle soutenait de ses abondantes aumônes, pleuraient amèrement la mort. La tradition du pays désigne le site de la maison, habitée maintenant par les religieux de Terre Sainte, comme le local qu'occupait la demeure de Simon le Dorroyeur, où le saint apôtre était descendu. Cette maison est bâtie sur le bord de la mer ; et c'est ce que marque clairement le texte sacré.

Jaffa a joué un grand rôle, à l'époque des croisades ; elle fut d'abord au pouvoir des Croisés, qui, plus tard, furent forcés de l'abandonner au sultan Saladin, qui lui-même, à son tour, en fut chassé par Richard Cœur-de-Lion. Les Musulmans étant venus de refuge l'assiéger, cette ville fut emportée d'assaut et livrée au pillage ; ils passèrent au fil de l'épée tous les chrétiens qu'ils purent y découvrir. Bonaparte s'en empara. L'importance de cette place ne lui permettant pas d'en retarder le siège, il se hâta d'en ordonner le bombardement. La ville fut bientôt emportée, et la plupart de ces habitants massacrés. La fureur avait donné la mort ; la mort, à son tour, donna la contagion ; la peste s'y déclara. Averti que le fléau avait atteint plusieurs de ses soldats, Napoléon alla lui-même visiter en personne le lazaret, où on les avait enfermés, et leur adressa la parole. Et pour les encourager, il toucha leurs plaies, en leur disant : *Vous voyez bien que cela n'est rien.* Jaffa lui échappa plus tard, pour retourner à ses premiers maîtres.

Quelle que puisse être, au reste, la destinée de cette ville, sa position maritime en fera toujours un poste intéressant pour la Palestine, dont elle est le seul débouché, du côté de la mer. Détruite, elle renaîtra, comme le phénix, de ses propres cendres ; et rebâtie, elle ne cessera jamais de tenter la cupidité des conquérants.

Le lendemain, après la messe, que j'offris dans la chapelle du couvent, nous allâmes rendre visite à la famille de M. Damiani : la générosité de cette famille est devenue proverbiale ; MM. de Châteaubriand et de Lamartine en font dans leur itinéraire la mention la plus honorable. Nous eûmes tout à nous louer de l'honnêteté et de la politesse de ce brave levantin et de son fils ; ce dernier s'offrit gracieusement à me rendre tous les services possibles, pour le présent comme pour l'avenir. A ma demande, il se chargea avec plaisir de consigner par mer, en mon nom, à Beyrouth, où j'allais me rendre incessamment, une boîte, pleine d'objets de piété, que je voulais y faire passer. Ce fut avec peine qu'il apprit que nous devions partir au bout de quelques instants ; son désir était de nous inviter à dîner. *J'aurais voulu, nous dit-il dans son mauvais français, vous rester plus longtemps à Jaffa, pour fleurir ma table par votre présence.* Il voulut ajouter à cette bienveillance celle de nous donner une lettre pour le cheyk El-Mukhaled, où nous avions dessein d'aller faire étape ce jour là même, et son Kavas ou janissaire, pour nous guider, et en même temps nous protéger contre les Arabes.

A onze heures et demie, nous étions sur nos montures. En quittant la ville, nous fîmes emplette de belles oranges, nous les eûmes sur le pied de vingt pour un sol. Le tems était magnifique ; nous chevauchions gaiement à travers une plaine immense portant ça et là quelques champs ensemenés, dont les épis, comme les eaux de la mer, fremissante et blanchie d'écume que nous longions, allaient se balançant en ondulations plus ou moins régulières au gré du vent. Cette partie de Sarron était autrefois un second Eden par la multitude et la beauté de ses jardins ; mais depuis que la main de Djeddar s'est appesantie sur ce pays, il a été réduit en une espèce de désert ; on y aperçoit à peine aujourd'hui quelques uns de ces palmiers, à tête orgueilleuse, et de ces innombrables arbres fruitiers, qui en fesaient auparavant l'ornement. Il agit par ses affreuses avanies, réussi ce monstre à en chasser u. Join les propriétaires, pour qui l'exil était devenu moins dur à supporter

que le séjour d'une patrie, qui ne les nourrissait plus que du pain des larmes. C'est à peine si cette contrée, pendant si longtems opprimée, commence à renaître à l'agriculture.

Après quelques quarts d'heures de marche, une petite rivière se présente à nos regards ; cette rencontre nous sourit d'autant plus que c'était le premier cours d'eau, à part toutefois le Jourdain et le Nil, qui nous fussent apparus depuis notre descente en Égypte. Ses plis et replis sinueux n'étaient pas sans charmes ; nous le traversâmes sur un pont modeste, construit en pierres. On ne peut guère douter que, dans les tems anciens, le voisinage de cette rivière n'ait été couvert de villages ; mais la barbarie qui, à tant de reprises différentes, a ravagé ce pays, en a tellement dispersé les ruines, qu'on n'en discerne plus maintenant le plus faible vestige.

A la nuit tombante, nous atteignîmes El-Mokhaled, petit village composé d'une trentaine de misérables huttes. Ce village obéit au cheyk pour qui M. Damiani nous avait si obligeamment donné une lettre d'introduction. Nous allions franchir la poste de Penclos, lorsque nous découvrîmes sur le toit du Louvre de notre roitelet, une vingtaine de *Croyants*, s'appêtant à faire la prière du soir. Le cheyk devait présider ; il était en tête de la troupe dévote, qui était rangée derrière lui sur deux lignes ; et tous, selon la prescription du Prophète, avait la face tournée vers la Mecque. Le cheyk débuta par la mot Allah (Dieu), qu'il prononça d'un ton emphatique ; la troupe le répéta après lui ; ensuite commencèrent les prosations, qu'on renouvela plusieurs fois dans le cours de la prière. L'air de dévotion et l'attitude de recueillement qui paraissaient dans le maintien d'un chacun, avaient quelque chose de touchant. Infortunés, me disais-je à moi-même en ce moment, que n'adorez-vous, comme nous, la vérité incarnée ! si une idée mensongère vous rend si religieux, quels effets la vérité ne produirait-elle pas sur votre esprit, si elle brillait une fois à vos yeux ! Leur profonde recollection me sembla une condamnation formelle de tant de chrétiens qui, en présence de leur Dieu, affichent une indévotion, une dissipation souvent systématiques et toujours révoltantes.

La prière finie, nous montâmes sur le toit et présentâmes notre lettre au Cheyk qui, après l'avoir lue, se tourna de notre côté ; et nous salua à l'orientale, en nous souhaitant la bienvenue. Il mit incontinent sa maison à notre disposition, après avoir, toutefois, donné ordre d'en enlever son mobilier plus que modeste ; ce qui fit l'affaire de quelque minute seulement. Vrai repaire d'animaux immondes plutôt que le séjour d'êtres raisonnables. Cette demeure, quand nous y entrâmes, nous fit bondir le cœur d'un indécible dégoût. Longue d'une vingtaine de pieds sur autant de largeur, elle a pour parquet un pavé en pierres, chargé d'une couche d'ordures d'un bon pouce d'épaisseur, et pour divan une estrade de l'élégance du pavé, de sept à huit pouces de hauteur. La lumière ne pénètre que par deux ouvertures, la porte, quand elle n'est pas close, et un grand trou pratiqué dans le mur, du côté du midi, qui n'est jamais fermé. Les murailles, le plafond, la cheminée, tout est en rapport parfait avec le reste du palais, dont la tapisserie consiste en une immense couche de fumée d'huile, que les années voient s'épaissir de plus en plus. L'aspect d'un tel séjour, précisément à cause de son originalité et même de sa révoltante saleté, nous arracha, de prime abord, un éclat de rire ; mais bientôt après, la réflexion nous fit comprendre ce qu'une nuit, passée en ce lieu, allait avoir pour nous de dur et de torturant.

Après possession prise de cette nouvelle habitation, nous songeons à dîner, nos bons compagnons font tous les frais de l'agape. L'estrade nous sert de table ; et au milieu s'élève une énorme jarre pleine de lait, où chacun va puiser à volonté.

L'heure de nous coucher arrivée nous nous divisâmes le pavé ; MM. les officiers occupèrent l'estrade, où ils jetèrent leurs manèges ; mon compagnon et moi, où nous étendîmes la légère couverture dont nous avions eu la précaution de nous pourvoir avant notre départ de Jérusalem. A peine chacun de nous se fût cédé, que certains habitans du palais, que notre vue en entrant, n'avait pu y apercevoir, se coalisèrent pour nous attaquer ; ce fut un véritable assaut ; jamais siège ne fut poussé avec autant d'aclarnement. J'eus toutefois le bonheur, après un certain tems de résistance, d'obtenir la paix, en m'endormant. Il n'en fut pas de même de mes compagnons ; assaillis, à droite et à gauche, par des légions d'ennemis, ils s'évertuent en tous sens, pour tâcher d'échapper à leurs attaques, mais en vain ; un d'entre eux, M. Freycinet, de colère, se lève de son chevalet de tortures, puis, s'enveloppant dans son manteau, il déserte la maison dans le dessein d'aller passer le reste de la nuit ; mais des Arabes qu'il y rencontre l'en détournent ; " Il y va, lui disent-ils, de votre santé. " De retour dans le logis, il se jette comme de désespoir sur le pavé ; il est résolu à ne plus tant combattre, et à se laisser sucer jusqu'à la dernière goutte de son sang. Le docteur, réduit aux abois, s'est levé lui aussi ; il veut trouver un terme à sa douleur. On n'entend de tous côtés que frictions animées, que plaintes et lamentations jérémiennes. " Diable, s'écrie tout à coup M. Freycinet, faut il donc mourir de la main de si impitoyables ennemis ! Les purees me succent ! j'en suis tout mangé. " " Et moi, j'en suis tout avalé ! " fait entendre le lieutenant, blotti dans son coin. Cet écho, pour douloureux qu'il est, détermine une bruyante explosion de rires ; l'hilarité est à son comble. Je m'étais éveillé justement à tems pour y prendre part.

Partons, dit une voix ; partons répondit toutes les autres. Mais il n'est qu'une heure et demie du matin ; et ce n'est qu'à quatre et demie qu'il est convenu avec nos Arabes que nous quitterons, El-Mukhaled. Cependant